

- **Nuit rhénane**

Mon verre est plein d'un vin trembleur comme une flamme
Écoutez la chanson lente d'un batelier
Qui raconte avoir vu sous la lune sept femmes
Tordre leurs cheveux verts et longs jusqu'à leurs pieds

Debout chantez plus haut en dansant une ronde
Que je n'entende plus le chant du batelier
Et mettez près de moi toutes les filles blondes
Au regard immobile aux nattes repliées

Le Rhin le Rhin est ivre où les vignes se mirent
Tout l'or des nuits tombe en tremblant s'y refléter
La voix chante toujours à en râle-mourir
Ces fées aux cheveux verts qui incantent l'été

Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire

Guillaume Apollinaire (1880 – 1918)

Mai

Le mai le joli mai en barque sur le Rhin
Des dames regardaient du haut de la montagne
Vous êtes si jolies mais la barque s'éloigne
Qui donc a fait pleurer les saules riverains

Or des vergers fleuris se figeaient en arrière
Les pétales tombés des cerisiers de mai
Sont les ongles de celle que j'ai tant aimée
Les pétales flétris sont comme ses paupières

Sur le chemin du bord du fleuve lentement
Un ours un singe un chien menés par des tziganes
Suivaient une roulotte traînée par un âne
Tandis que s'éloignait dans les vignes rhénanes
Sur un fifre lointain un air de régiment

Le mai le joli mai a paré les ruines
De lierre de vigne vierge et de rosiers
Le vent du Rhin secoue sur le bord les osiers
Et les roseaux jaseurs et les fleurs nues des vignes

APOLLINAIRE, Alcools, Gallimard (1913)

TEXTE

À la fin tu es las de ce monde ancien
Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bête ce matin
Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine
Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes
La religion seule est restée toute neuve la religion
Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation
Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme
L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X
Et toi que les fenêtres observent la honte te retient
D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin
Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent tout haut
Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux
Il y a les livraisons à 25 centimes pleines d'aventures policières
Portraits des grands hommes et mille titres divers
J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom
Neuve et propre du soleil elle était le clairon
Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes
Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent
Le matin par trois fois la sirène y gémit
Une cloche rageuse y aboie vers midi
Les inscriptions des enseignes et des murailles
Les plaques les avis à la façon des perroquets criaillent
J'aime la grâce de cette rue industrielle
Située à Paris entre la rue Aumont-Thiéville et l'avenue des Ternes

Ruy Blas, *au fond, à part.*

Où suis-je ? – qu'elle est belle ! – oh ! Pour qui suis-je ici ?

La Reine, *à part.*

C'est un secours du ciel !

Haut.

Donnez vite !

Se retournant vers le portrait du roi.

Merci,

Monseigneur !

À la duchesse.

D'où me vient cette lettre ?

La Duchesse.

Madame,

810 - D'Aranjuez, où le roi chasse.

La Reine.

Du fond de l'âme

Je lui rends grâce. Il a compris qu'en mon ennui

J'avais besoin d'un mot d'amour qui vînt de lui !

– Mais donnez donc.

La Duchesse, *avec une révérence, montrant la lettre.*

L'usage, il faut que je le dise,

Veut que ce soit d'abord moi qui l'ouvre et la lise.

La Reine.

Encore ! – Eh bien, lisez !

La duchesse prend la lettre et la déploie lentement.

Casilda, *à part.*

Voyons le billet doux.

La Duchesse, *lisant.*

" Madame, il fait grand vent et j'ai tué six loups. "

Signé : " Carlos. "

La Reine, *à part.*

Hélas !

Don Guritan, *à la duchesse.*

C'est tout ?

La Duchesse.

Oui, seigneur comte.

Casilda, *à part.*

Il a tué six loups ! Comme cela vous monte

L'imagination ! Votre coeur est jaloux,

820 - Tendre, ennuyé, malade ? – Il a tué six loups !

La Duchesse, *à la reine, en lui présentant la lettre.*

Si sa majesté veut ? ...

La Reine, *la repoussant.*

Non.

Casilda, *à la duchesse.*

C'est bien tout ?

La Duchesse.

Sans doute.

Que faut-il donc de plus ? Notre roi chasse ; en route
Il écrit ce qu'il tue avec le temps qu'il fait.
C'est fort bien.

Examinant de nouveau la lettre.

Il écrit ? Non, il dicte.

La Reine, *lui arrachant la lettre et l'examinant à son tour.*

En effet,

Ce n'est pas de sa main. Rien que sa signature !

Elle l'examine avec plus d'attention et paraît frappée de stupeur. À part.

Est-ce une illusion ? C'est la même écriture

Que celle de la lettre !

Elle désigne de la main la lettre qu'elle vient de cacher sur son coeur.

Oh ! Qu'est-ce que cela ?

À la duchesse.

Où donc est le porteur du message ?

La Duchesse, *montrant Ruy Blas.*

Il est là.

La Reine, *se tournant à demi vers Ruy Blas.*

Ce jeune homme ?

La Duchesse.

C'est lui qui l'apporte en personne.

830 - — Un nouvel écuyer que sa majesté donne

À la reine. Un seigneur que, de la part du roi,

Monsieur De Santa-Cruz me recommande, à moi.

La Reine.

Son nom ?

La Duchesse.

C'est le seigneur César De Bazan, comte

De Garofa. S'il faut croire ce qu'on raconte,

C'est le plus accompli gentilhomme qui soit.

La Reine.

Bien. Je veux lui parler.

À Ruy Blas.

Monsieur...

Ruy Blas, *à part, tressaillant.*

Elle me voit !

Elle me parle ! Dieu ! Je tremble.

La Duchesse, *à Ruy Blas.*

Approchez, comte.

Don Guritan, *regardant Ruy Blas de travers, à part.*

Ce jeune homme ! Écuyer ! Ce n'est pas là mon compte.

Ruy Blas, pâle et troublé, approche à pas lents.

La Reine, *à Ruy Blas.*

Vous venez d'Aranjuez ?

Ruy Blas, *s'inclinant.*

Où, madame.

La Reine.

Le roi

840 - Se porte bien ?

Ruy Blas s'incline, elle montre la lettre royale.

Il a dicté ceci pour moi ?

Ruy Blas.

Il était à cheval, il a dicté la lettre...

il hésite un moment.

À l'un des assistants.

La Reine, *à part, regardant Ruy Blas.*

Son regard me pénètre.

Je n'ose demander à qui.

Haut

C'est bien, allez.

- Ah ! -

Ruy Blas qui avait fait quelques pas pour sortir, revient vers la reine.

Beaucoup de seigneurs étaient là rassemblés?

À part

Pourquoi donc suis-je émue en voyant ce jeune homme ?.

Ruy Blas s'incline, elle reprend.

Lesquels ?

Ruy Blas.

Je ne sais point les noms dont on les nomme.

Je n'ai passé là-bas que des instants fort courts.

Voilà trois jours que j'ai quitté Madrid.

La Reine, *à part.*

Trois jours !

Elle fixe un regard plein de trouble sur Ruy Blas.

Ruy Blas, *à part.*

C'est la femme d'un autre ! Ô jalousie affreuse !

850 - – Et de qui ! – Dans mon cœur un abîme se creuse.

Don Guritan, *s'approchant de Ruy Blas.*

Vous êtes écuyer de la reine ? Un seul mot.

Vous connaissez quel est votre service ? Il faut

Vous tenir cette nuit dans la chambre prochaine,

Afin d'ouvrir au roi, s'il venait chez la reine.

Ruy Blas, *tressaillant.*

À part.

Ouvrir au roi ! Moi !

Haut.

Mais... il est absent.

Don Guritan.

Le roi

Peut-il pas arriver à l'improviste ?

Ruy Blas, *à part.*

Quoi !

Don Guritan, *à part, observant Ruy Blas.*

Qu'a-t-il ?

La Reine, *qui a tout entendu et dont le regard est resté fixé sur Ruy Blas.*

Comme il pâlit !

Ruy Blas chancelant s'appuie sur le bras d'un fauteuil.

Casilda, *à la reine.*

Madame, ce jeune homme

Se trouve mal !

Ruy Blas, *se soutenant à peine.*

Moi, non ! Mais c'est singulier comme

Le grand air... le soleil... la longueur du chemin...

À part.

860 - – Ouvrir au roi !

Il tombe épuisé sur un fauteuil. Son manteau se dérange et laisse voir sa main gauche enveloppée de linges ensanglantés.

Casilda.

Grand Dieu, madame ! À cette main

Il est blessé !

La Reine.

Blessé !

Casilda.

Mais il perd connaissance !

Mais, vite, faisons-lui respirer quelque essence !

La Reine, *fouillant dans sa gorgerette.*

Un flacon que j'ai là contient une liqueur...

En ce moment son regard tombe sur la manchette que Ruy Blas porte au bras droit.

À part.

C'est la même dentelle !

Au même instant elle a tiré le flacon de sa poitrine, et, dans son trouble, elle a pris en même temps le morceau de dentelle qui y était caché. Ruy Blas, qui ne la quitte pas des yeux, voit cette dentelle sortir du sein de la reine.

Ruy Blas, éperdu.

Oh !

Le regard de la reine et le regard de Ruy Blas se rencontrent. Un silence.

La Reine, *à part.*

C'est lui !

Ruy Blas, *à part.*

Sur son coeur !

La Reine, *à part.*

C'est lui !

Ruy Blas, *à part.*

Faites, mon Dieu, qu'en ce moment je meure !

Ô mon Dieu ! Voilà donc les choses qui se font !
Bâtir une machine effroyable dans l'ombre,
1450 - L'armer hideusement de rouages sans nombre,
Puis, sous la meule, afin de voir comment elle est,
Jeter une livrée, une chose, un valet,
Puis la faire mouvoir, et soudain sous la roue
Voir sortir des lambeaux teints de sang et de boue,
Une tête brisée, un cœur tiède et fumant,
Et ne pas frissonner alors qu'en ce moment
On reconnaît, malgré le mot dont on le nomme,
Que ce laquais était l'enveloppe d'un homme !

Se tournant vers don Salluste.

Mais il est temps encore ! Oh ! Monseigneur, vraiment,
1460 - L'horrible roue encor n'est pas en mouvement !

Il se jette à ses pieds.

Ayez pitié de moi ! Grâce ! Ayez pitié d'elle !
Vous savez que je suis un serviteur fidèle.
Vous l'avez dit souvent. Voyez ! Je me sou mets !
Grâce !

Don Salluste.

Cet homme-là ne comprendra jamais.

C'est impatientant !

Ruy Blas, *se traînant à ses pieds.*

Grâce !

Don Salluste.

Abrégeons, mon maître.

Il se tourne vers la fenêtre.

Gageons que vous avez mal fermé la fenêtre.

Il vient un froid par là !

Il va à la croisée et la ferme.

Ruy Blas, *se relevant.*

Ho ! C'est trop ! À présent

Je suis duc d'Olmédo, ministre tout-puissant !

Je relève le front sous le pied qui m'écrase.

Don Salluste.

1470 - Comment dit-il cela ? Répétez donc la phrase.

Ruy Blas duc d'Olmedo ? Vos yeux ont un bandeau.

Ce n'est que sur Bazan qu'on a mis Olmedo.

Ruy Blas.

Je vous fais arrêter.

Don Salluste.

Je dirai qui vous êtes.

Ruy Blas, *exaspéré.*

Mais...

Don Salluste.

Vous m'accuserez ? J'ai risqué nos deux têtes.

C'est prévu. Vous prenez trop tôt l'air triomphant.

Ruy Blas.

Je nierai tout !

Don Salluste.

Allons ! Vous êtes un enfant.

Ruy Blas.

Vous n'avez pas de preuve !

Don Salluste.

Et vous pas de mémoire.

Je fais ce que je dis, et vous pouvez m'en croire.

Vous n'êtes que le gant, et moi je suis la main.

Bas et se rapprochant de Ruy Blas.

1480 - Si tu n'obéis pas, si tu n'es pas demain
Chez toi, pour préparer ce qu'il faut que je fasse,
Si tu dis un seul mot de tout ce qui se passe,
Si tes yeux, si ton geste en laissent rien percer,
Celle pour qui tu crains, d'abord, pour commencer,
Par ta folle aventure, en cent lieux répandue,
Sera publiquement diffamée et perdue.

Puis elle recevra, ceci n'a rien d'obscur,

Sous cachet, un papier, que je garde en lieu sûr,

Écrit, te souvient-il avec quelle écriture ?

1490 - Signé, tu dois savoir de quelle signature ?

Voici ce que ses yeux y liront : " Moi, Ruy Blas,

" Laquais de monseigneur le marquis de Finlas,

" En toute occasion, ou secrète ou publique,

" M'engage à le servir comme un bon domestique. "

Ruy Blas, *brisé et d'une voix éteinte.*

Il suffit. – je ferai, monsieur, ce qu'il vous plaît.

La porte du fond s'ouvre. On voit rentrer les conseillers du conseil privé.

Don Salluste s'enveloppe vivement de son manteau.

Don Salluste, *bas.*

On vient.

Il salue profondément Ruy Blas. Haut.

Monsieur le duc, je suis votre valet.

Don Guritan.

Vous arrivez, mon cher monsieur ? Eh bien, j'arrive
Encor bien plus que vous !

Don César, *épanoui*.

De quelle illustre rive ?

Don Guritan.

De là-bas, dans le nord.

Don César.

Et moi, de tout là-bas,

Dans le midi.

Don Guritan.

Je suis furieux !

Don César.

N'est-ce pas ?

Moi, je suis enragé !

Don Guritan.

J'ai fait douze cents lieues !

Don César.

1870 - Moi, deux mille ! J'ai vu des femmes jaunes, bleues,
Noires, vertes. J'ai vu des lieux du ciel bénis,
Alger, la ville heureuse, et l'aimable Tunis,
Où l'on voit, tant ces turcs ont des façons accortes,
Force gens empalés accrochés sur les portes.

Don Guritan.

On m'a joué, monsieur !

Don César.

Et moi, l'on m'a vendu !

Don Guritan.

L'on m'a presque exilé !

Don César.

L'on m'a presque pendu !

Don Guritan.

On m'envoie à Neubourg, d'une manière adroite,
Porter ces quatre mots écrits dans une boîte :
" Gardez le plus longtemps possible ce vieux fou. "

Don César, *éclatant de rire*.

1880 - Parfait ! Qui donc cela ?

Don Guritan.

Mais je tordrai le cou

À César De Bazan !

Don César, *gravement*.

Ah !

Don Guritan.

Pour comble d'audace,

Tout à l'heure il m'envoie un laquais à sa place.

Pour l'excuser ! dit-il. Un dresseur de buffet !

Je n'ai point voulu voir le valet. Je l'ai fait

Chez moi mettre en prison, et je viens chez le maître.

Ce César De Bazan ! Cet impudent ! Ce traître !

Voyons, que je le tue ! Où donc est-il ?

Don César, *toujours avec gravité.*

C'est moi.

Don Guritan.

Vous ! – raillez-vous, monsieur ?

Don César.

Je suis don César.

Don Guritan.

Quoi !

Encor !

Don César.

Sans doute, encor !

Don Guritan.

Mon cher, quittez ce rôle.

1890 - Vous m'ennuyez beaucoup si vous vous croyez drôle.

Don César.

Vous, vous m'amusez fort et vous m'avez tout l'air
D'un jaloux. Je vous plains énormément, mon cher.
Car le mal qui nous vient des vices qui sont nôtres
Est pire que le mal que nous font ceux des autres.
J'aimerais mieux encore, et je le dis à vous,
Être pauvre qu'avare et cocu que jaloux.
Vous êtes l'un et l'autre, au reste. Sur mon âme,
J'attends encor ce soir madame votre femme.

Don Guritan.

Ma femme !

Don César.

Oui, votre femme !

Don Guritan.

Allons ! Je ne suis pas

1900 - Marié.

Don César.

Vous venez faire cet embarras !

Point marié ! Monsieur prend depuis un quart d'heure
L'air d'un mari qui hurle ou d'un tigre qui pleure,
Si bien que je lui donne, avec simplicité,
Un tas de bons conseils en cette qualité !
Mais, si vous n'êtes pas marié, par Hercule !
De quel droit êtes-vous à ce point ridicule ?

Don Guritan.

Savez-vous bien, monsieur, que vous m'exaspérez ?

Don César.

Bah !

Don Guritan

Que c'est trop fort !

Don César.

Vrai ?

Don Guritan.

Que vous me le paierez !

Don César.

Il examine d'un air goguenard les souliers de don Guritan, qui disparaissent sous des flots de rubans, selon la nouvelle mode.

Jadis on se mettait des rubans sur la tête.

1910 - Aujourd'hui, je le vois, c'est une mode honnête,
On en met sur sa botte, on se coiffe les pieds.
C'est charmant !

Don Guritan.

Nous allons nous battre !

Don César, *impassible*.

Vous croyez ?

Don Guritan.

Vous n'êtes pas César, la chose me regarde ;
Mais je vais commencer par vous.

Don César.

Bon. Prenez garde

De finir par moi.

Don Guritan.

Il lui présente une des deux épées.

Fat ! Sur-le-champ !

Don César, *prenant l'épée*.

De ce pas.

Quand je tiens un bon duel, je ne le lâche pas !

Don Guritan.

Où ?

Don César.

Derrière le mur. Cette rue est déserte.

Don Guritan, *essayant la pointe de l'épée sur le parquet*.

Pour César, je le tue ensuite !

Don César.

Vraiment ?

Don Guritan.

Certe !

Don César, faisant aussi ployer son épée.

Bah ! L'un de nous deux mort, je vous défie après

1920 - De tuer don César.

Don Guritan.

Sortons !

Ruy Blas, *comme se réveillant tout à coup.*

Je m'appelle Ruy Blas, et je suis un laquais !

Arrachant des mains de la reine la plume, et le parchemin qu'il déchire.

Ne signez pas, madame ! – enfin ! – je suffoquais !

La Reine.

Que dit-il ? Don César !

Ruy Blas, *laissant tomber sa robe et se montrant vêtu de la livrée ; sans épée.*

Je dis que je me nomme

Ruy Blas, et que je suis le valet de cet homme !

Se retournant vers don Salluste.

Je dis que c'est assez de trahison ainsi,

Et que je ne veux pas de mon bonheur ! – merci !

– Ah ! Vous avez eu beau me parler à l'oreille ! –

2150 - Je dis qu'il est bien temps qu'enfin je me réveille,

Quoique tout garrotté dans vos complots hideux,

Et que je n'irai pas plus loin, et qu'à nous deux,

Monseigneur, nous faisons un assemblage infâme.

J'ai l'habit d'un laquais, et vous en avez l'âme !

Don Salluste, *à la reine, froidement.*

Cet homme est en effet mon valet.

À Ruy Blas avec autorité.

Plus un mot.

La Reine, *laissant enfin échapper un cri de désespoir et se tordant les mains.*

Juste ciel !

Don Salluste, *poursuivant.*

Seulement il a parlé trop tôt.

Il croise les bras et se redresse, avec une voix tonnante.

Eh bien, oui ! Maintenant disons tout. Il n'importe !

Ma vengeance est assez complète de la sorte.

À la reine.

Qu'en pensez-vous ? – Madrid va rire, sur ma foi !

2160 - Ah ! Vous m'avez cassé ! Je vous détrône, moi.

Ah ! Vous m'avez banni ! Je vous chasse, et m'en vante !

Ah ! Vous m'avez pour femme offert votre suivante !

Il éclate de rire.

Moi, je vous ai donné mon laquais pour amant.

Vous pourrez l'épouser aussi ! Certainement.

Le roi s'en va ! – son cœur sera votre richesse,

Il rit.

Et vous l'aurez fait duc afin d'être duchesse !

Grinçant des dents.

Ah ! Vous m'avez brisé, flétri, mis sous vos pieds,

Et vous dormiez en paix, folle que vous étiez !

Pendant qu'il a parlé, Ruy Blas est allé à la porte du fond et en a poussé le verrou, puis il s'est approché de lui sans qu'il s'en soit aperçu, par derrière, à pas lents. Au moment où don Salluste achève, fixant des yeux pleins de haine et de triomphe sur la reine anéantie, Ruy Blas saisit l'épée du marquis par la poignée et la tire vivement.

Ruy Blas, *terrible, l'épée de don Salluste à la main.*

Je crois que vous venez d'insulter votre reine !

Don Salluste *se précipite vers la porte.*

Ruy Blas la lui barre.

2170 - – Oh ! N'allez point par là, ce n'en est pas la peine,
J'ai poussé le verrou depuis longtemps déjà. –

Marquis, jusqu'à ce jour Satan te protégea,

Mais, s'il veut t'arracher de mes mains, qu'il se montre.

– À mon tour ! – On écrase un serpent qu'on rencontre.

– Personne n'entrera, ni tes gens, ni l'enfer !

Je te tiens écumant sous mon talon de fer !

– Cet homme vous parlait insolemment, madame ?

Je vais vous expliquer. Cet homme n'a point d'âme,

C'est un monstre. En riant hier il m'étouffait.

2180 - Il m'a broyé le cœur à plaisir. Il m'a fait

Fermer une fenêtre, et j'étais au martyre !

Je priais ! Je pleurais ! Je ne peux pas vous dire.

Au marquis.

Vous contiez vos griefs dans ces derniers moments.

Je ne répondrai pas à vos raisonnements,

Et d'ailleurs– je n'ai pas compris. – ah ! Misérable !

Vous osez, – votre reine, une femme adorable !

Vous osez l'outrager quand je suis là ! – Tenez,

Pour un homme d'esprit, vraiment, vous m'étonnez !

Et vous vous figurez que je vous verrai faire

2190 - Sans rien dire ! – écoutez, quelle que soit sa sphère,

Monseigneur, lorsqu'un traître, un fourbe tortueux,

Commet de certains faits rares et monstrueux,

Noble ou manant, tout homme a droit, sur son passage,

De venir lui cracher sa sentence au visage,

Et de prendre une épée, une hache, un couteau ! ... –

Pardieu ! J'étais laquais ! Quand je serais bourreau ?

La Reine.

Vous n'allez pas frapper cet homme ?

Ruy Blas.

Je me blâme

D'accomplir devant vous ma fonction, madame,

Mais il faut étouffer cette affaire en ce lieu.

Il pousse don Salluste vers le cabinet.

2200 - – C'est dit, monsieur ! Allez là dedans prier Dieu !

Don Salluste.

C'est un assassinat !

Ruy Blas.

Crois-tu ?

Don Salluste, *désarmé, et jetant un regard plein de rage autour de lui.*

Sur ces murailles

Rien ! Pas d'arme !

À Ruy Blas.

Une épée au moins !

Ruy Blas.

Marquis ! Tu railles !

Maître ! Est-ce que je suis un gentilhomme, moi ?

Un duel ! Fi donc ! Je suis un de tes gens à toi,

Valetaille de rouge et de galons vêtue,

Un maraud qu'on châtie et qu'on fouette, – et qui tue !
Oui, je vais te tuer, monseigneur, vois-tu bien ?
Comme un infâme ! Comme un lâche ! Comme un chien !

La Reine.

Grâce pour lui !

Ruy Blas, *à la reine, saisissant le marquis.*

Madame, ici chacun se venge.

2210 - Le démon ne peut plus être sauvé par l'ange !

La Reine, *à genoux.*

Grâce !

Don Salluste, *appelant.*

Au meurtre ! Au secours !

Ruy Blas, *levant l'épée.*

As-tu bientôt fini ?

Don Salluste, *se jetant sur lui en criant.*

Je meurs assassiné ! Démon !

Ruy Blas, *le poussant dans le cabinet.*

Tu meurs puni !